

«Il y a une pression sociale derrière les séjours à l'étranger»

Par **Nathan Scheirlinckx**

Chaque année, près de la moitié des Belges restent chez eux durant les congés d'été. Mais qui sont-ils?

«Vacances j'oublie tout, plus rien à faire du tout...» Depuis 1992, cette chanson du groupe de pop français *Elégance* retentit dans l'habitable des vacanciers, qui prennent le volant l'été pour s'offrir quelques journées de repos bien méritées. Si les Belges ont une brique dans le ventre, ils ont aussi les vacances dans la peau. D'après le baromètre des vacances 2026 d'Europ Assistance, réalisé au printemps, 72% des Belges affirment qu'ils voyageront cet été. La volonté de partir au soleil en juillet-août s'exprime dans des proportions similaires à l'an dernier: «Ce pourcentage reste élevé malgré la période incertaine au niveau géopolitique», note la compagnie d'assurances européenne, citant le conflit au Moyen-Orient. Le contexte géopolitique est en effet la deuxième préoccupation des citoyens au moment d'organiser leurs vacances, devant le changement climatique, mais derrière l'inflation.

Un Belge sur cinq à la maison cet été?

Touring, qui a réalisé une étude similaire, indique qu'un Belge sur cinq ne prendra pas de vacances cette année. «Les vacances restent une priorité pour beaucoup de ménages, mais elles représentent un investissement de plus en plus important. Les résultats montrent clairement que les considérations financières pèsent fortement sur les décisions de départ. Pour certains Belges, partir en vacances n'est plus automatique. Pour d'autres,

il faut adapter la formule, la destination ou la durée du séjour», souligne l'assureur.

Alors, 20% des Belges qui prévoient de rester à la maison cet été, réelle évolution ou tendance de fond? «Ce chiffre évolue peu depuis 50 ans, relativise Anya Diekmann, directrice du Brussels Centre for Tourism Studies de l'université libre de Bruxelles (ULB). En moyenne, on observe que 40% des Européens ne partent pas en vacances chaque année».

Mais derrière la stabilité des non-départs, une évolution se dessine. «Quand on a commencé à réaliser les statistiques, il n'y avait pas autant de familles monoparentales. Or, elles constituent la catégorie principale des personnes qui ne partent pas en vacances, avec pas mal de contraintes, notamment financières», précise la chercheuse.

Relativiser les chiffres

Stéphanie Crabeck, professeure au sein du département marketing et management du tourisme de la haute école HEPH-

Condorcet, invite à prendre les chiffres issus de ces enquêtes avec des pincettes. «Entre le moment où on déclare vouloir partir en vacances au printemps et le moment où ça se concrétise en été, il peut encore se passer beaucoup de choses». Dans ce laps de temps, des pépins de santé ou des dépenses imprévues peuvent survenir.

En conséquence, les statistiques liées aux départs réels en vacances livrent un autre verdict: exit les 70% à 80% de Belges à la plage, puisque le taux de vacanciers atteint plutôt 50% de la population. «Cela signifie qu'on se retrouve avec la moitié des citoyens qui restent en Belgique lors des congés d'été, un nombre bien plus élevé qu'on ne l'imagine», commente Stéphanie Crabeck.

«La formule magique»

Parmi ces personnes qui restent à domicile, il y a Nina, une entrepreneuse de 39 ans. Elle fait partie des 44% de Belges qui ne peuvent pas s'offrir des vacances chaque année pour des raisons financières. Son activité d'indépendante ne lui permet pas de partir à l'étranger en juillet-août. «Je planifierai peut-être un week-end à la mer avec des amis, mais je dois faire attention à mes dépenses. Et puis, pour le moment, je me sens bien à la maison, loin du stress des aéroports. J'aime prendre le temps de me reposer», confie-t-elle.

«Dans le contexte actuel, avec l'inflation et le prix du carburant, la partie du budget que les gens peuvent économiser pour voyager est plus restreinte, confirme Stéphanie Crabeck. Les salaires n'ont pas augmenté, contrairement au coût de la vie. Donc, cette année, les gens ont moins d'argent pour voyager.» L'enseignante en management

50%

des Belges ne partent pas en vacances, d'après les statistiques liées aux départs réels en congé.



du tourisme rappelle aussi qu'en été, les prix ont tendance à exploser. De quoi freiner les pulsions vacancières.

Une norme sociale

«Le fait que trois quarts des Belges déclarent vouloir partir à l'étranger cet été est révélateur d'une norme sociale assez forte dans le pays, selon laquelle ceux qui ne partent pas apparaissent comme une exception», continue Stéphanie Crabeck. Mais celle qui enseigne à la haute école HEPH-Condorcet cite un autre facteur important, souvent oublié, mais de plus en plus prégnant: celui de la santé mentale. «L'association entre voyage et repos est fortement ancrée dans les mentalités, mais parfois, les vacances sont aussi fatigantes que le travail.»

Cette réalité, Fabienne l'a expérimentée il y a maintenant 10 ans. «En rentrant d'un séjour dans le sud de la France, je me suis rendu compte que je n'étais pas reposée, alors que je retournais au travail le lendemain. M'épuiser toute l'année pour partir trois semaines, puis revenir le nez dans le guidon? Ce n'était plus pour moi.»

Récemment, la quinquagénaire confie avoir trouvé sa «formule magique» pour les vacances. La recette de Fabienne? Fractionner l'année en 5 ou 6 séjours de courte durée. «Quand je rentre de mes escapades de quelques jours, qui se déroulent souvent hors saison pour éviter la foule, c'est comme si j'étais partie longtemps. Je me sens complètement reposée.» Comme elle, Marie-Christine a goûté à la *staycation*. Cette tendance –renforcée par le Covid– propose une autre approche des vacances, qui repose sur un mantra: pas besoin de partir loin ou longtemps pour tirer bénéfice de ses congés. «Depuis que je ne travaille plus, j'ai le temps d'organiser mes vacances. Parfois, je m'évade à l'occasion de courts séjours en car. Sinon, je profite de ma maison et de mon jardin. Faut-il se fatiguer pour être dépaysé?», s'interroge Marie-Christine. Elle et sa famille ont fait le choix de ne plus prendre l'avion, afin de réduire leur empreinte environnementale sur la planète. «Je pourrais économiser de l'argent pour partir deux semaines en Crète, mais à quoi bon? Il y a une pression sociale derrière les séjours à l'étranger, avec une sorte de surenchère des vacances, qui s'exprime sur le milieu de travail ou dans les dîners de famille». Aujourd'hui, la retraitée dit ne plus ressentir le besoin de partir en vacances. ●

GETTY